

A Bologne et à La Rochelle, le bal de l'été cinéophile

Les festivals italien et français exhument chaque année des œuvres rares et font salle comble

CINÉMA

BOLOGNE (ITALIE) ET LA ROCHELLE -
envoyé spécial

Le passé du cinéma fait de plus en plus événement. Deux festivals concomitants en font la démonstration chaque année, en ouvrant le bal de l'été cinéophile avec des salves complètes de restaurations et d'incunables qui font salle comble. Le premier, Il Cinema ritrovato à Bologne (Italie), promène jusqu'au dimanche 28 juin ses spectateurs entre les arcades de la cité médiévale d'Emilie-Romagne, et les rassemble le soir lors de projections en plein air sur la Piazza Maggiore.

En quarante éditions, la manifestation est devenue un phare du secteur et attire un public nombreux – en 2025, 140 000 entrées, 5 000 accrédités et des retombées économiques estimées à 15 millions d'euros pour la ville. Et puis, du 26 juin au 4 juillet, à 1250 kilomètres à vol d'oiseau, le Festival La Rochelle Cinéma (FEMA) prend le relais sur le littoral atlantique, avec un programme axé sur les grandes signatures.

Se chevauchant le temps d'un week-end, les deux rendez-vous exhument aussi des œuvres rares, à travers des cycles passionnants : l'un consacré à l'Indien Ritwik Ghatak (1925-1976), l'autre à l'Estonienne Leida Laius (1923-1996). Peu identifiés sur la carte cinéophile, ce sont deux cinéastes de la même génération, qui ont traversé les grandes secousses du XX^e siècle, et dont les œuvres respectives, malgré leur distance géographique et culturelle, ont beaucoup de choses à se dire.

Souffrances du peuple bengali

A Bologne, l'on pouvait donc découvrir les huit longs-métrages conservés de Ritwik Ghatak dans leurs dernières restaurations en date, réalisées par le National Film Archive of India. Ritwik Ghatak est l'autre grand cinéaste bengali, face à l'emblématique Satyajit Ray (1921-1992), aux méditations mélancoliques duquel il oppose un style plus combatif. Fils de brahmane, né dans le Bengale oriental, il eut à subir la partition de la région en 1947, qui fut suivie d'un exode, dont celui de sa famille à Calcutta. Son cinéma en conservera non seulement la blessure morale, mais aussi le



« L'Étoile cachée » (1960), de Ritwik Ghatak. THE CRITERION COLLECTION

principe esthétique ad hoc : un art de rupture, d'opposition, de résistance.

C'est dans le mélodrame que Ritwik Ghatak a trouvé la forme adéquate pour exprimer les souffrances du peuple bengali, mais aussi politiser l'émotion qui s'en dégage. Dès son premier long-métrage *Le Citoyen* (1952), fragile mais déjà traversé d'éclats poétiques, il met en scène le déclassement de la classe moyenne après la partition. Dans *L'Étoile cachée* (1960), l'étudiante Nita porte sur ses épaules toute sa famille précaire, un dévouement qui l'empêche de se marier, la fait passer à côté de sa vie. Ghatak le capte avec un art stupéfiant du cadrage, qui crée de saisissantes associations de visages.

Le cinéaste fait un usage expressif du son. Dans *L'Homme-auto* (1958), il humanise le vieux tacot d'un chauffeur de taxi sentimental, en lui accolant des bruits de

déglutition, de digestion, d'es-soufflement. Dans *Le Fugitif* (1959), la virée à Calcutta d'un petit garçon de la campagne est parsemée de rencontres et de chansons, dont celle d'un mendiant qui dépeint les paradoxes et inégalités de la métropole.

Dans *Une rivière nommée Titas* (1973), chef-d'œuvre absolu, Ritwik Ghatak raconte les travaux et les jours d'une communauté de pêcheurs du Bengale oriental. C'est un film-monde, avec tout un peuple de personnages, où le néo-réalisme côtoie la légende. L'enlèvement d'une jeune mariée par des pirates provoquera le malheur de tout un village. Les images de Ghatak creusent au grand angle des perspectives sublimes, dans un noir et blanc qui relie sans cesse proximité de l'émotion et étendue du paysage.

Au tour de La Rochelle d'apporter sa contribution à l'histoire des réalisatrices européennes en re-

pêchant l'œuvre de Leida Laius, grande dame du cinéma estonien. Née en 1923, elle aussi eut affaire aux tremblements de l'époque : son père, classé « koulak », est arrêté puis exécuté par le régime stalinien durant la Grande Terreur. Engagée dans l'Armée rouge pendant la seconde guerre mondiale, elle devient ensuite comédienne, avant d'étudier la réalisation au VGIK de Moscou, prestigieuse école cinématographique dont elle sort diplômée en 1962. De retour en Estonie, elle rejoint le studio Tallinnfilm, l'une des branches périphériques de la production d'Etat, où elle accomplira l'essentiel de sa carrière.

Enfance abandonnée

Libahunt (1968), son deuxième long-métrage, est une révélation. Dans une campagne reculée du début du XIX^e siècle, lors d'une fête de solstice, une jeune femme est dénoncée comme « loup-ga-

Au programme, des œuvres rares, celles de l'Indien Ritwik Ghatak (1925-1976) et de l'Estonienne Leida Laius (1923-1996)

rou » (traduction du titre) par la communauté. La fouguese Tiina (Ene Rämmeld), fille de sorcière au minois vipérin, maudite pour sa liberté, se rend coupable d'aimer le garçon de ferme à la place d'une autre. Tandis que la caméra est soulevée d'élan lyrique, le récit suit un cours heurté, mélangeant passé et présent. Leida Laius fait surgir l'affect au

cœur de l'image : reflets frémis-sants à la surface de l'eau, flammes embrassant le cadre lors d'un dialogue amoureux, le tout dans un noir et blanc tellurique qui suscite une sorte de « folk-horror » balte.

Les premiers films de Leida Laius ancrent le romanque dans une ruralité présoviétique, ce vieux régime de propriété terrienne où les héroïnes éprouvent le conflit entre désirs et intérêts. Dans *Ukuaru* (1973), Minna, une fille de bûcherons, refuse la main d'un riche voisin veuf pour partir vivre dans la forêt avec son petit ami Aksel. Elle y construit une vie, traversée par les grands événements extérieurs – arrivée du soviétisme, puis de la guerre. Dans *Le Maître de Korboja* (1979), l'héritière d'un grand domaine doit élire l'époux qui en sera le maître. A chaque fois, la nature estonienne, toute de brumes et de lueurs mystérieuses, sert d'écran autant que de miroir aux émois des personnages.

La cinéaste, marquée dans sa jeunesse par un avortement l'ayant rendue stérile, n'a cessé de revenir aux figures de l'enfance abandonnée. Le magnifique *Jeux d'enfants* (1985), coréalisé avec Arvo Iho, filme un orphelinat, arche d'enfants perdus devenant l'image d'une perestroïka vacillante. Présenté à la Berlinale en 1987, où il remporte le prix Unicef, le film vaut à Leida Laius l'une de ses rares percées internationales.

Une rencontre volée (1988) suit une ancienne prisonnière revenue à Tallinn dans ses démarches et ses ruses pour retrouver son petit garçon perdu cinq ans plus tôt. Son périple dévoile en creux une société épuisée, où affleurent les premiers signes de la libéralisation – bars, boîtes de nuit, commerces –, tout en restant grevée par la corruption soviétique.

Trois ans plus tard, l'URSS s'effondrait. C'est la modeste grandeur du cinéma de Leida Laius : recueillir face aux êtres les échos affectifs d'un monde qui change. En regard de quoi, le cinéma est un peu plus que la mémoire du siècle. ■

MATHIEU MACHERET

Festival Il Cinema ritrovato, à Bologne (Italie), jusqu'au 28 juin. Festival La Rochelle Cinéma (FEMA), du 26 juin au 4 juillet.

Avec « The Wow! Signal », le groupe Muse perdu dans le cosmos

Pour son dixième opus, placé sous le signe de l'odyssée spatiale, le trio britannique revisite son passé, mais tente de se mettre un peu à la page

MUSIQUE

Toujours plus grandiloquent, toujours plus fort, tel est le credo de Muse à chaque nouvel album. Voilà plus de vingt-cinq ans que le super trio anglais, composé de Matt Bellamy (chant, guitare, claviers), Dominic Howard (batterie) et Chris Wolstenholme (basse), conquiert les stades du monde entier avec son prog rock (rock progressif) lyrique. Les chiffres parlent pour eux : plus de 30 millions d'albums écoulés dans le monde, près de 21 millions d'auditeurs mensuels sur Spotify.

Mais à l'heure de son dixième opus studio, *The Wow! Signal*, que faut-il encore attendre de Muse ? Dès l'inaugural *Showbiz* (1999), le prodigieux trio passait pour les progénitures turbulentes de Radiohead et de Jeff Buckley. Mais voilà longtemps que leurs disques ne font plus l'unanimité chez la critique, disons depuis *The Resistance* (2009) et ses ratés électro sym-

phoniques. Muse est devenu une attraction scénique qui préfère miser sur des shows démesurés, reléguant en bande-son ses tubes *Starlight* et *Time Is Running Out*.

Mais sur ce dernier point, la colère monte aussi chez certains fans depuis l'annonce de la prochaine tournée, qui passera fin novembre par Paris et Montpellier. En cause, l'inflation du prix des billets : à Paris La Défense Arena, les places en fosse coûtent 128 euros, celles en gradins essentiellement entre 133 et 221 euros. Même si la bande à Matthew Bellamy nous promet un spectacle total, les fidèles constatent avec amertume une hausse significative par rapport à la tournée de 2023. Inflation qui n'a pas empêché les salles d'afficher complet en un temps record.

Quatre ans après *Will of the People*, Muse franchit donc le cap symbolique du dixième album. Plus que de réitérer le choix de s'autoproduire, le trio s'est ouvert à un nouveau collabora-

teur, Dan Lancaster, musicien de scène du trio depuis 2022. Le producteur américain Aleks von Korff, régulièrement sollicité depuis *Simulation Theory* (2018), est également de la partie.

Touche synth-rock tarabiscotée

A ce stade de leur carrière, il serait ridicule de s'attendre à des versions 2.0 des classiques *Absolution* (2003) ou *Black Holes and Revelations* (2006). Le trio se contente plutôt de revisiter son passé, tout en essayant de se mettre un peu à la page. Pas moins de cinq singles de l'album, assez éclectiques, ont déjà été dévoilés depuis un an. Une série inaugurée par le très heavy *Unraveling*, dont la primeur a été donnée lors de leur concert en tête d'affiche du Hellfest à Clisson (Loire-Atlantique), le 20 juin 2025.

Si le conceptuel *Will of the People* dénonçait en partie des dérives complottistes de notre société ultraconnectée, son successeur va encore plus loin, plus précisément dans l'espace. La science-fiction a

toujours été un des thèmes de prédilection de Bellamy, et le titre de ce nouvel album, *The Wow! Signal*, fait référence à un mystérieux signal radio capté en 1977 par le radiotélescope de l'université d'Etat de l'Ohio et dont la provenance reste à ce jour inconnue, entretenant les théories en tous genres d'un message extraterrestre. Mais derrière cette quête de vie intergalactique se cachait le disque le plus intimiste de Bellamy, qui reconnaît avoir récemment traversé un séisme sentimental.

The Dark Forest, en guise d'ouverture, ne fait pas dans la dentelle, les violons empruntent directement au thème du film *Lawrence d'Arabie* composé par Maurice Jarre, là-dessus s'invitent des chœurs liturgiques à faire rougir de malaise le groupe de metal théâtral Ghost. Les amateurs du Muse ampoulé en auront pour leur argent, pour la finesse en repassera. Difficile ensuite de ne pas se prêter au jeu d'identifier leurs détournements

musicaux, comme sur l'éreintant *Nightshift Superstar*, qui dérape sur les dance floors disco house de Justice.

Pour l'efficace troisième single, *Cryogen*, certains fans salueront un retour à l'explosivité électrique de *Plug in Baby*, d'autres crieront au plagiat d'un riff de Turnstile, les nouveaux héros de la scène punk hardcore. Leur passage en tête d'affiche du Hellfest, haut lieu des musiques metal, a d'ailleurs manifestement inspiré *The Sickness In You & I*, certainement un des titres les plus furieux de leur répertoire.

En empruntant à droite et à gauche, on en oublierait presque que nos spationautes savent aussi faire du Muse. Notamment sur *Hexagons*, où l'on retrouve leur touche synth-rock tarabiscotée, de même que sur *Hush*, chanté en duo avec la britannique Ellie Goulding. *Shimmering Scars* démarre sur quelques jolies notes esseulées au piano, mais ça se gâte en alternant artillerie suram-

plifiée et orgue messianique. C'est plus fort qu'eux, tel un Buzz l'Éclair du rock, Muse ne peut pas s'empêcher d'en faire des tonnes et des tonnes, toujours plus loin « vers l'infini et au-delà ». Seul soulagement, les références à Queen qui infestaient *Will of the People* nous sont cette fois épargnées.

Sauvons le poignant et quasi-gospel *Be With You*, où le chant de Bellamy dévoile quelques fêlures plutôt que de gonfler les muscles. Assurément, un des grands moments de la prochaine tournée. Puis le final, le poignant *Space Debris*, une ballade escortée de cordes, avec laquelle Muse tente de recoller les morceaux. Mais il est trop tard, sa fusée a déjà explosé en plein vol. ■

FRANCK COLOMBANI

The Wow! Signal, Muse WEA Concerts : le 27 novembre à Paris La Défense Arena à Nanterre, puis les 3 et 4 décembre à Montpellier à la Sud de France Arena (complets).